

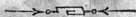
SOUVENIRS

DE

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE 1867,

Par le B^{on} JULES DE VERNEILH.



PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE DUPONT ET C^e, RUE TAILLEFER

—
1867.

*à M. Delisle
Hommage affectueux
G. de Verneilles*

SOUVENIRS

DE

L'EXPOSITION UNIVERSELLE.

T 8 F 48

SOUVENIRS

DE

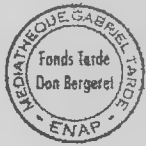
L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE 1867,

Par M. Jules DE VERNEILH.



Si l'exposition a eu peu de succès à ses débuts, et si à ce moment où rien n'était prêt et où le mauvais temps s'ajoutait au désordre d'un déballage inoui, on a pu craindre que l'entreprise ne fit *fiasco*, il n'en aurait su être ainsi à la fin du mois de mai. Alors, bien que tout ne fût pas absolument installé, il y avait assez de choses pour satisfaire les plus exigeants, et j'ose dire, qu'il y en avait infiniment trop. C'est, en effet, un double sentiment d'admiration et de découragement qu'on éprouve en pénétrant dans l'enceinte du Champ-de-Mars. On est, dès les premiers pas, sollicité par tant d'objets du plus haut intérêt et on en aperçoit tant d'autres en perspective, qu'on se demande avec effroi, comment on pourra tout voir. — Les gens méthodiques arrivent avec leurs plans du palais et leur programme tracé d'avance; ils se sont dit qu'ils visiteraient aujourd'hui les matières premières, demain les machines, plus tard les ameublements, habillements, œuvres



d'art anciennes et modernes, etc., etc.... Dans ce gigantesque *baba* de fonte que les allées droites et concentriques divisent en cent portions, ils ont, jour par jour, fait choix de la tranche qu'ils devaient avaler et rien ne les détourne de la ligne qu'ils se sont tracée. Ni les bronzes de Barbedienne entrevus au passage, ni les étincelantes vitrines des joailliers de Paris, ni Sèvres, ni les Gobelins, ni les statues, ni les bahuts sculptés ne parviennent à les faire dévier, pas même ces pianos d'Érard sur lesquels des virtuoses, parfois excellents, donnent gratis des concerts quotidiens. — Avec ce système qui demande une grande force de caractère et de jarret, rien ne vous échappe, et quand vous avez ainsi accompli, à la façon des astres, l'interminable série d'évolutions circulaires, qui s'additionne en je ne sais combien de kilomètres, alors, si vous avez pris des notes, et si vous avez de la mémoire, vous pourrez vous flatter d'être devenu une encyclopédie vivante, et il vous sera facile de rédiger un compte-rendu complet et raisonné de l'Exposition. Ce n'est point un travail de ce genre que j'apporte aux lecteurs des *Annales agricoles*. J'envie sans doute la sagesse du procédé d'examen que je viens de signaler, mais je n'ai pas eu le courage d'en user, et je crains que mes souvenirs ne se ressentent du désordre de mes explorations. C'est un peu au hasard, et comme ils reviendront à mon esprit, que je demande la permission de les transcrire.

Lorsqu'on entre par la porte Rapp au milieu d'une double haie de petites chaises roulantes à l'usage des malades ou des paresseux, et qu'on a pénétré dans la grande galerie des machines, on est saisi d'une sorte de vertige. Le grincement de la vapeur, le bruit des mille engins qui fonctionnent à droite et à gauche, le bourdonnement de la fourmilière humaine qui vous entoure et vous presse, et sur le tout, la basse formidable que font à ce concert deux grandes orgues d'église jouant à pleins tuyaux; tout ce mouvement et ce vacarme ont quelque chose d'étrange et de puissant qui s'empare de vous, et agit même

sur les natures les moins impressionnables. — Les spectacles les plus imposants de la nature, peuvent seuls se comparer, pour l'émotion qu'ils causent, à ce grandiose entassement des merveilles du génie humain. Comme dans les hautes montagnes ou sur les bords de l'Océan, on éprouve un indéfinissable sentiment de sa propre faiblesse et on admire sans comprendre. Je parle des simples mortels; car pour ceux qui sont initiés aux mystères de la mécanique et qui savent le pourquoi et le comment du moindre rouage, à l'admiration doit s'ajouter un légitime orgueil. Il faut bien l'avouer, ce n'est pas mon cas. Ces bras d'acier qui se démènent avec tant d'intelligente précision, ces engrenages si parfaitement ajustés, ces poulies, ces courroies, ces cylindres, je n'y comprends autre chose, sinon qu'ici ils fabriquent du chocolat et là des chapeaux de feutre. Je me contenterai donc de signaler les points où se porte la foule et où je me suis arrêté avec elle, me réservant de parler avec plus de détails des produits industriels qui se rattachent aux beaux-arts, et sont mieux de ma compétence.

Voici d'abord une série d'industries qui ont transporté leurs ateliers dans le palais et qui fabriquent comme si elles étaient chez elles, sauf à vendre immédiatement et sans plus de façon, aux curieux. Chaque atelier est entouré d'une petite barrière; ouvriers et ouvrières ont en général une sorte d'uniforme qui n'exclue pas, pour ces dernières, un brin de coquetterie. On travaille sans doute, mais on est en vue, et il faut faire quelques frais pour les spectateurs. Les machines elles-mêmes sont vernies et luisantes comme des armes un jour de revue; on sent que l'industrie est en fête et qu'elle s'est endimanchée. Un premier rassemblement signale une mécanique qui improvise des bijoux-faux: boucles d'oreilles, boutons de manchettes; un coup de balancier et le tour est fait. Si les démocraties repoussent le luxe, je réponds qu'elles peuvent s'accommoder de celui-là, car il n'est pas coûteux!...

A côté, un cylindre broie du cacao et deux ou trois opéra-

tions rapidement accomplies par la vapeur, le convertissent en tablettes de chocolat. Il me semble avoir vu déjà des machines analogues. Là on fait des dragées : ici on découpe et on sculpte le bois : on tourne l'ivoire et on le façonne à divers usages, lorgnettes de spectacle, billes de billards, porte-monnaie, nécessaires ; tout le répertoire varié de la tabletterie.

Voici un atelier de fleuristes au grand complet, il y a foule. Est-ce seulement à leurs produits que s'adresse cet empressement ? Je la crois plus désintéressée autour des ateliers de l'industriel provençal qui fabrique des chapeaux de feutre. Une ouvrière jette dans une boîte de 6 pieds de long une poignée de poils de lapin qui est transformée à l'instant même et va sortir à l'autre bout de la boîte sous forme de poussière. Un cône de cuivre tournant sans cesse la reçoit ; elle se colle sur ses parois, les recouvre d'une couche qu'on voit épaissir à vue d'œil et forme au bout de 5 minutes une étoffe assez résistante pour être, séance tenante, plongée dans un baquet d'eau chaude, pétrie, séchée et manipulée, jusqu'à consistance et forme de chapeau. On conçoit le bon marché qui résulte de cette rapidité d'exécution. Ce qui se conçoit moins, c'est l'opération en vertu de laquelle ce feutre trouvera des acheteurs à 20 francs, lorsqu'il sortira des mains de Lebel et de ses émules et qu'ils y auront apposé leur signature d'or sur fond d'azur.

Les extrêmes se touchent : après les chapeaux les souliers. C'est encore la vapeur qui se charge de les tailler et d'y enfoncer en guise de coutures, les clous qui s'enfoncent à leur tour dans les pieds des consommateurs ; c'est un détail. On en fait sur mesure, en 45 minutes, à ce qu'on assure, car je n'en ai point commandé.... Mais ce sont là, à vrai dire, les bagatelles de la porte. Le côté sérieux se présente sous forme de trophées de métaux, barres de fer de toutes dimensions, tordues en tirebouchons ou nouées en rosettes de cravates ; tubes de cuivre, tôles, aciers polis disposés en panoplies avec beaucoup de goût ; immenses pièces de fonte dont le palais lui-même offre

au surplus de splendides échantillons ; chaudières de machines à vapeur, tabliers de ponts tubulaires, câbles métalliques, grilles, balcons, escaliers, etc., etc. En un mot, l'âge de fer dans sa gloire, et dans une gloire que ne partage plus, hélas ! notre vieux Périgord, ou dont il ne prend qu'une bien faible part. Du moins, la carrosserie nous donne une sorte de revanche. Un omnibus de MM. Dufour tient honorablement sa place parmi les calèches et les landaux de Binder, et seul, au milieu de tant d'autres véhicules plus riches et plus élégants, il affiche son prix d'un bon marché réel.

Un autre Périgourdin, M. Dupont, a installé une imprimerie complète et modèle où est résolu le problème d'employer les femmes à certains travaux typographiques, exclusivement réservés, jusqu'à ce jour, au sexe fort.

Donnons, en passant, un coup-d'œil à l'enfilade de wagons et de locomotives. Il y en a des quantités, de formes et de grandeurs différentes. Les unes en cuivre brillant comme de l'or, les autres éclatantes de couleur et de vernis. Ah ! les belles machines pour traverser à toute vapeur le canton de Bussières-Badil, sur la ligne encore indécise d'Angoulême à Limoges ! C'est alors que nous leur rendrons de grand cœur la justice qui leur est due ! D'ici là elles ne me disent pas grand'chose, non plus que leurs rivales d'Angleterre, de Belgique, de Prusse et des États-Unis. Je remarque seulement que les wagons russes ont des calorifères, et pour cause, et que les locomotives autrichiennes ont leurs tuyaux de cheminée en forme d'entonnoir, ce que je m'explique moins.

En Belgique, en Suisse, en Angleterre, on trouve des machines à filer la laine, la soie ou le coton, que d'autres métiers convertissent en étoffes avec une surprenante rapidité. C'est vraiment amusant que de voir courir les bobines et naitre sous ses yeux de beaux taffetas écossais, sans le secours du moindre tissierand. La vapeur se charge de tout, hormis cependant de rattacher les fils cassés.

Les moteurs hydrauliques tiennent aussi leur place à l'exposition. Le plus important est, sans contredit, celui qui sert à hisser jusque sur les toits du palais les promeneurs auxquels ne suffisent pas les 80 kilomètres du rez-de-chaussée; quatre poteaux creux de fonte, disposés aux quatre angles d'un carré, partent du sol et montent au plafond, c'est-à-dire à soixante pieds. Entre ces poteaux se trouve une sorte de cage grillée à plancher de fer; dix personnes y prennent place, on lâche un ressort, et à l'instant même l'ascension commence, sans secousse, sans bruit, de la façon la plus douce et la plus comode. Un piston qui sort des profondeurs de la terre, juste au milieu du plancher, pousse la cage et son chargement humain, et est mis lui-même en mouvement par la pesanteur de l'eau contenue dans les poteaux. On n'imagine pas le succès obtenu par cette locomotion aérienne. La vue est certainement fort belle du haut des toits; on peut de là se faire une idée plus nette de la disposition du palais et des innombrables *fabriques* du parc; mais le charme de l'ascension est plus grand que celui du paysage et tente beaucoup de belles voyageuses. Qu'arriverait-il cependant si la longue tige de fer qui supporte en la poussant la cage et ses hôtes, venait à se rompre? C'est une question qu'on se pose *in petto*, lorsqu'on est arrivé à une certaine hauteur..... Ce qui n'empêche pas que l'ascenseur hydraulique ne suffisant pas à l'empressement du public, on en a établi un second. C'est aussi un moteur du même genre qui fait perpétuellement remonter dans un tuyau de fonte deux ou trois mètres cubes d'eau qui s'épanchent ensuite en cascade. Admirable invention pour les pays vainement explorés par l'abbé Paramelle! Avec une première mise de fonds de quelques barriques, on en a pour l'éternité. N'est-ce pas une application ingénieuse du procédé par lequel quatre hommes et un caporal défilant avec intelligence sur nos théâtres, arrivent à simuler une armée?

Les matières premières, point de départ et aliment des diver-

ses industries et par lesquelles j'aurais dû commencer, sont exposées dans la grande galerie. Bois de charpente et de menuiserie de toutes les essences, houilles, minerais, marbres, granits, produits agricoles, on passe en revue les trois règnes de la nature. Je n'en dirai rien cependant, si ce n'est pour louer l'art avec lequel en ont tiré parti les ouvriers chargés de leur installation. Le savoir faire des étalagistes parisiens est proverbial; avec quelques mètres d'étoffes comme avec de simples flacons de parfumerie, ils savent édifier et nuancer de véritables monuments d'un aspect agréable. Ici, leur talent s'est exercé sur un plus grand théâtre, avec des éléments aussi ingrats que possible, et pourtant ils se sont surpassés. On n'imagine pas quelles triomphantes pyramides et quels trophées ils sont parvenus à composer, avec des troncs d'arbres, avec des blocs de houille, avec des câbles, avec des engins de pêche ou d'agriculture, avec je ne sais quels produits fort assurément, mais tout étonnés de contribuer à une décoration architecturale.

On sait qu'une galerie large de 15 pieds, haute de 20 environ, et supportée par des poteaux de fer, règne au milieu de la grande nef circulaire. C'est en même temps une voie supplémentaire en cas d'encombrement, et un observatoire commode d'où la vue plonge à droite et à gauche sur les machines et sur les autres exhibitions de la galerie principale. De distance en distance, ce trottoir aérien rencontre des kiosques, des pavillons de formes variées, qui marquent les diverses nationalités et servent de lieux de repos et de points de repères aux promeneurs, en leur donnant un avant-goût des constructions du parc. Les Orientaux se distinguent par leurs coupoles relevées d'or et de peintures éclatantes, et par leurs sculptures légèrement fouillées façon Allambrah. L'art chinois, indien, japonais fournissent d'étranges et pittoresques combinaisons de dessin et de bariolages. Chaque pays fait assaut de fantaisie et de goût, bon ou mauvais. Les Russes ont des bois taillés et

découpés d'une façon particulière ; les Prussiens font du gothique, et quel gothique ! Les Anglais aussi, mais meilleur ; la France et la Belgique rivalisent de zinc estampé et de plâtre. C'est la plus singulière réunion de dômes, de minarets, de pinacles, de pagodes, de tout ce qu'on voudra ! Au fait, que ne trouve-t-on pas là ? J'y ai vu des chameaux empaillés portant sur leur dos ces petites tentes en forme de poires où voyagent les femmes arabes ; des éléphants, également empaillés, harnachés et armés pour la chasse au tigre ; toutes les fourrures et tous les cuirs de l'univers ; des montagnes de bocaux et de flacons ; des parquets et des boiseries ; des échantillons colossaux de moulages en terre cuite ou en béton, parmi lesquels je signale une magnifique arcade ornée de colonnes, envoyée d'Angleterre, et une grande fenêtre de cathédrale avec ses meneaux, exposée, je crois, par les Prussiens.

Je m'arrête dans cette nomenclature qu'on pourrait allonger indéfiniment et qui tient sur le livret deux volumes ; mais je demande, avant de sortir de la grande nef, à faire une mention spéciale du monument élevé par les Anglais dans Hyde-Parck, à la mémoire du prince Albert, et du fameux canon prussien.

L'édifice qui témoigne des regrets laissés par le prince époux dans sa patrie adoptive, est naturellement de style gothique ; on n'en pratique point d'autre en Angleterre ; mais depuis quelques années, au lieu du style flamboyant qui y régnait sans partage, on en est venu à celui du xiii^e siècle, ce qui est un progrès. Le monument d'Hyde-Parck sera donc de la bonne époque ogivale. Quatre faisceaux de colonnes en granit poli, élevées sur un soubassement qu'on aborde par d'immenses perrons, soutiennent une voûte à nervures qui abrite la statue du prince. Des ogives trilobées, couronnées de pignons à crochets qu'accompagnent des pinacles, décorent chaque façade, et entre ces ogives s'élance une pyramide centrale très haute et très ajourée. La construction est presque entièrement en métal doré, enrichi d'émaux et de cabochons, comme les reli-

quaires qu'on voit encore dans les trésors de nos églises, et sa forme générale les rappelle complètement ; seulement, c'est un reliquaire colossal. On a exposé un des pignons de fonte, et ce fragment permet de juger des dimensions de l'ensemble, qu'expliquent d'ailleurs très clairement un plan et un modèle en relief. Par un sentiment de patriotisme qui me touche moins que ses dessins, l'architecte a tenu à n'employer que des matériaux extraits du sol de *la vieille Angleterre* ; marbres, granits polis, et à plus forte raison le fer, tout en vient ; une légende explicative l'affirme en quatre langues.

Quant au canon du roi de Prusse, que vient-il faire là ? Sa place était marquée dans la section spécialement consacrée à la guerre et à son attirail ; il y aurait trouvé à qui parler. Mais c'est dans le voisinage du pont d'Iéna, et ce nom sonne mal aux oreilles des vainqueurs de Sadowa. Voilà apparemment pourquoi ce fameux canon s'est fourvoyé dans le temple pacifique de l'industrie. Il y fait au surplus assez triste figure. A force de la perfectionner, les ingénieurs militaires ont singulièrement enlaidi cette *ultima ratio regum*. Ce sont de monstrueux cylindres d'acier qui ont l'air de s'emboîter les uns dans les autres, à la façon des lorgnettes de spectacle ; pas le moindre ornement, pas la plus mince moulure ; ces lourdes machines que 30 chevaux parviennent à grand'peine à démarrer, sont aussi hideuses au physique qu'au moral. Quelle différence avec cette noble artillerie de bronze, ciselée d'armoiries et de devises, dont le xvi^e siècle, artiste en toutes choses, avait trouvé les heureuses proportions et nous avait transmis le galbe élégant ! Certes, il n'est pas agréable de recevoir des coups de canon, mais à faire tant, qui ne préférerait ceux de l'esplanade des Invalides ?....

Et maintenant, revenons à la porte Rapp et allons tout droit devant nous, en pleine France ; nous serons du premier coup au milieu des merveilles de notre industrie artistique, rassemblées dans un espace relativement restreint. Les bronzes de

Paris, les ameublements, les bijoux, l'orfèvrerie, les porcelaines de Sèvres et les tapisseries des Gobelins, les cristaux, les étoffes de Lyon et les dentelles, forment un ensemble qui défie toute description comme toute concurrence, et attestent hautement la supériorité de nos fabricants. Qu'on ne me demande pas les noms des exposants, j'en ai retenu à peine une dizaine des plus célèbres, qui m'étaient déjà connus, et qui sont d'ailleurs la plus haute expression de l'industrie parisienne.

Ainsi, pour les bronzes, je ne saurais citer que Barbedienne, dont l'exposition est resplendissante, bien qu'il ait des rivaux et des émules dignes de lui. On ne se figure pas ce qu'il y a dans cette section de magnificences dignes des palais les plus somptueux. Il est évident que les fabricants s'attendaient à toutes ces visites princières, qui ne sont pas une des moindres curiosités de l'exposition, et qu'ils ont travaillé en vue d'une clientèle de rois. N'allez pas chercher sur leurs étagères de velours, la classique garniture de cheminée qui fait le principal ornement des salons modestes; à peine en trouveriez-vous quelques rares modèles, honteux de leur exigüité relative. Mais, en revanche, il y a une profusion de statues grandes comme nature qui portent des girandoles; des cariatides appliquées à des cheminées de marbre d'un aspect et de dimensions monumentales, des lustres immenses où se confondent, dans le plus harmonieux ensemble, l'or et le cristal; des vases de marbres précieux relevés de mascarons et enguirlandés de feuillages et de fleurs finement ciselés; des bustes coulés sur les modèles des meilleurs sculpteurs, et des réductions des chefs-d'œuvre de l'antiquité; en un mot, de vraies œuvres d'art, mais d'un art qui n'est, hélas! qu'à la portée des nababs. Cependant, après le premier moment d'éblouissement, on s'aperçoit que les défauts ne manquent pas, et je me permettrai de signaler le plus grave à mon avis: c'est que, statues et ornementation, si elles témoignent d'une grande habileté de

métier, attestent en même temps, l'indécision et le désordre qui règnent dans nos écoles artistiques. Nous n'avons pas, à proprement parler, d'art national et ne paraissions pas en train d'en créer un. Nous ne réussissons qu'à faire des pastiches. Ainsi, presque toutes ces grandes statues d'une tournure élégante et un peu maniérée, appartiennent à l'école du xvi^e siècle et me semblent particulièrement inspirées des figures de Germain Pilon. Pour les vases montés en bronze, c'est sur ceux du temps de Louis XIV qu'ils ont calqué leur ornementation. Le style Louis XVI peut revendiquer aussi une bonne part dans ces emprunts des artistes modernes à leurs prédécesseurs, car il est fort à la mode. J'ai beau chercher, je ne vois nulle part le style du xix^e siècle, à moins qu'il ne se trouve dans ces œuvres d'un éclectisme hardi où, sous prétexte de faire du nouveau, on a mélangé les trois époques dont je viens de parler en y ajoutant une légère dose de gothique et de grec. Ces productions hybrides m'inspirent une grande aversion, et je leur préfère le style égyptien, que semblent vouloir populariser quelques fabricants, encore que l'art des Pharaons ne me plaise guère en général, et en particulier lorsqu'il se traduit en candélabres ou en pendules. — L'industrie des bronzes, dont Paris est le grand centre, se rattache d'ailleurs à une foule d'autres, et nous aurons occasion d'en reparler. Mentionnons, en attendant, des applications d'émaux et de nombreuses statues ou bustes mi-partie de marbre et de bronze. On en fait surtout avec des onyx d'Algérie dont les rayures jaunes jouent bien les étoffes, pendant que des bronzes de diverses couleurs, rouges, bruns ou fauves, imitent les tons de chair. Pour être renouvelée des Romains, cette sculpture polychrome n'en est pas moins un peu *joujou*, mais l'effet est joli.

Tout à côté des bronzes vrais, on étale les faux, c'est-à-dire les zincs, les affreux zincs! Le voisinage des originaux nuit aux imitations, quelque réussies qu'elles soient, et je reconnais pourtant que cette fabrication est en progrès. Mais ce progrès, je le

déplore, parce qu'il nous vaudra une inondation nouvelle d'œuvres d'art frelatées, qui perdent vite leur vernis et ne tardent pas à devenir hideuses.

J'aime mieux les fontes moulées qui ont, encore plus que le zinc, le mérite du bon marché et qui ne trompent personne. Statues, fontaines monumentales, coupes et boucliers couverts des plus fines arabesques, la fonte se prête à tout, même à être émaillée. On voit dans le parc une série de vases de jardins, décorés comme des potiches de faïence et qui n'ont rien à redouter des rigueurs de l'hiver. Les prospectus affirment que tous ces produits de seconde fusion, sont sans retouches et sortent tels quels du moule. Tant pis pour les fontes; ce sont précisément ces retouches au ciseau et au burin qui donnent aux vrais bronzes la fermeté et la délicatesse de sculpture qui en font le mérite. Les fontes coulées ont d'ailleurs de gros péchés sur la conscience : elles ont à peu près supprimé les fers forgés au marteau, qui occupaient autrefois de véritables artistes et offraient souvent des chefs-d'œuvre. Qui ne se rappelle les portes de la galerie d'Apollon au Louvre, et celles bien autrement anciennes de Notre-Dame de Paris ? Qui n'a été frappé, à Bordeaux par exemple, des élégants balcons de fer, relevés de tôles repoussées, qui décorent presque toutes les maisons du siècle dernier ? Il faut aujourd'hui se contenter de contrefaçons en fonte. Il semble pourtant qu'il y ait une espèce de réaction contre ce luxe à bon marché ; quelques ouvriers en qui revivent les saines traditions, exposent des pièces fort remarquables façonnées au marteau. Tant qu'ils se bornent à des grilles, à des rampes d'escalier, à des chenets, à des heurtoirs de portes-cochères, c'est pour le mieux ; mais ne dépassent-ils pas le but lorsqu'ils appliquent le fer à certains usages auxquels il ne convient guère, et est-ce une innovation à encourager que d'avoir forgé des candélabres et des lustres ? Je ne le pense pas.

Les meubles français ne le cèdent en rien, pour le goût et la

perfection du travail, aux autres objets de luxe que nous passons en revue : jamais on n'a mieux sculpté le chêne ou l'ébène, jamais on n'y a mélangé avec plus d'art, les émaux, les plaques de lapis et de malachite, les ivoires gravés et les bronzes. Seulement, on inventait jadis et nous copions. Comme nous le remarquons tout à l'heure, tout ce qui est véritablement bien est fortement inspiré du xvi^e siècle ou de la seconde moitié du xviii^e, qui ont décidément la vogues. Ainsi, les splendides bureaux et les tables de Grohé en acajou rehaussé de cuivres dorés, sont d'un irréprochable Louis XVI, de même que ces armoires, bois de lits et fauteuils, peints de couleurs tendres et semés de bouquets de fleurs qui égayent la vue. — C'est à la renaissance italienne qu'appartiennent les médaillers, les bahuts en bois noir incrustés d'ivoires gravés, pour lesquels nos ébénistes semblent s'être donné le mot avec ceux de Florence et de Londres qui en exposent d'analogues, et c'est à la même source qu'a puisé Fourdinois en composant ses deux bahuts. L'un est en chêne tout simplement, et l'autre en poirier noirci avec des incrustations de buis. Comme matière, c'est donc peu de chose, mais quelle merveille de sculpture et de dessin ! Ce sont deux bijoux incomparables, sans autre défaut, si c'en est un, que d'être traités avec le soin minutieux des pièces d'orfèvrerie. J'ai eu la curiosité d'en demander le prix. Le premier est de 40,000 francs et le second de 70,000 francs, et, chose inouïe, ils ne sont pas chers ! dans cent ans, s'il y a encore des musées et des collectionneurs, ces deux petites armoires, larges comme un piano droit et un peu plus hautes, vaudront le triple de leur valeur actuelle.

Les tapissiers, dont l'industrie tient de près et se confond souvent avec la précédente, ont tenu, eux aussi, à se distinguer. J'ai remarqué parmi d'autres échantillons de leur savoir-faire, plusieurs lits qui rappellent ceux du temps de Louis XIII et de Louis XIV. Les bois ne sont pas apparents ; les housses qui les recouvrent et les rideaux, sont en velours ou en drap brodé de

magnifiques arabesques d'or et de soie. C'est un retour complet aux modes du bon vieux temps, alors que le lit jouait dans les habitudes sociales et dans les ameublements, un tout autre rôle que de nos jours. La chambre à coucher, ce sanctuaire ouvert seulement à l'intimité, était la pièce la plus importante et la plus honorable des maisons et des palais. C'est là que les rois recevaient officiellement les ambassadeurs et les courtisans, c'est là que les nouveaux mariés voyaient défilér, du haut de leur lit de parade, le cortège solennel des visites de noces. C'était, en un mot, un salon, à cela près qu'on y couchait. Je ne crois pas que nous revenions au temps où les princes du sang et les plus grands seigneurs faisaient la révérence au lit du roi. Nous voici, en tout cas, aux baldaquins et aux broderies de Versailles; seulement, nous n'approchons pas encore de ses magnificences, et si nos lecteurs veulent s'en convaincre, ils n'ont qu'à aller voir à Chalais, le lit admirable donné par Louis XIV au prince de Chalais. C'est là surtout que j'aimerais à envoyer les tapissiers de Paris pour leur apprendre de quelle façon magistrale leurs devanciers savaient mélanger le velours, les broderies d'or et les tapisseries au petit point.

Nous passerons rapidement devant les costumes féminins que notre belle patrie impose au reste du monde. Casagues, peplums, paletots, robes avec ou sans queues, et quelles queues ! de toutes soies et de toutes nuances, passémentées, agrémentées, brodées, comme des uniformes de sénateurs. Il faudrait, pour les décrire, la plume d'une de ces vicomtesses de lettres qui sont en possession de rédiger le courrier des modes dans les journaux illustrés, et pour les porter, des femmes d'une élégance... transatlantique, car il y en a de furieusement extravagantes. Je fais une exception en faveur des robes de dentelles; ce sont généralement des merveilles. Mais quoi ! telle de ces jupes diaphanes qui, après avoir paré une duchesse, sera démodée dans deux ans, représente trois fois la valeur d'une bonne métairie périgourdine, grande comme le Champ-de-

Mars et assortie, comme on dit, de six paires de bœufs ! O vanité des vanités !...

Parlez-moi de ce bon suisse de cathédrale tout de rouge habillé, galonné d'or, et si fièrement campé dans sa vitrine. Voilà une mode qui ne passe pas. C'est Lyon qui l'a vêtu, c'est de Lyon aussi que nous viennent ces splendides ornements d'église, brochés d'or et d'argent, et enrichis de pierreries et de sujets à l'aiguille. Beaucoup de ces magnifiques chasubles sont inspirées de l'art du moyen-âge, et ce ne sont pas les moins belles ni les moins appréciées du public. Je retrouve aussi des réminiscences anciennes dans les autres étoffes de la fabrique lyonnaise, notamment dans celles destinées aux ameublements, mais il me semble qu'on n'a jamais rien fait de plus beau.—Un mot sur les rubans de St-Étienne, proches parents des soieries de Lyon; une grande salle leur est consacrée. Des rubans, c'est toujours un peu la même chose; aussi pour faire du neuf et pour éviter la monotonie, s'est-on avisé de les élargir outre mesure. Ce sont maintenant des tabliers, et là-dessus on tisse les plus incroyables paysages, des armoiries, des devises, que dis-je ? La famille impériale en personne ! Intention plus louable que le résultat ! Dieu vous garde, mesdames, de choisir vos ceintures dans cette galerie de tableaux.

En revanche, vous pouvez admirer de confiance les bijoux exposés par les joailliers de Paris, dans une salle spéciale qui, au milieu des richesses du palais, semble un diamant parmi des cailloux du Rhin. Comment donner idée à ceux qui ne les ont pas vues, de ces parures splendides qui exercent sur les belles dames et... sur les voleurs, qu'elles me pardonneront de leur associer pour cette fois, une attraction magnétique et comme une sorte de fascination ? Comment additionner les millions qu'elles représentent ? Comment rendre l'éblouissement causé par ces flots de diamants et de perles ?... La vitrine de Rupts se distingue, entre toutes, par la grosseur invraisemblable des pierreries. Rubis, émeraudes, saphirs sont

dans des dimensions de bouchons de carafe, et les brillants qui les entourent, à l'avenant. On ne voit qu'aux reines de théâtre, des diadèmes et des colliers de ce volume; seulement, ils sont faux, et rien n'est plus authentique que ceux-là. J'ajoute qu'à ces pierres d'une si grande valeur, qu'elles pourraient fournir plus d'une rançon royale, si l'existence des princes pouvait encore, hélas ! se racheter à prix d'argent, la monture devient un accessoire et que l'art est surpassé par la matière. Il n'en est pas ainsi chez Froment Meurice : héritier de la renommée et des traditions paternelles, il tient à honneur de faire revivre les procédés et les délicatesses de l'école de Benvenuto Cellini. Entre ses mains, les métaux précieux et les pierreries sont presque insignifiants, si on compare leur valeur à celle qu'il sait leur donner par son travail. Qu'on nous permette un exemple. Le service exécuté il y a plusieurs années pour M. le duc de Luynes et dont on expose une pièce, coûtait 550,000 francs, et l'argent employé en représentait à peine 30,000. Mais, tout sans exception, même les parties les plus délicates des statuettes, était modelé au marteau et exécuté par ce difficile procédé du repoussé que dix ouvriers seulement savent pratiquer. On admire dans sa vitrine et dans celles des Morel et des Duponchel, un certain nombre de bijoux, d'aiguillères, de coupes en pierres dures, dont les montures ciselées et émaillées soutiennent sans désavantage la comparaison avec les œuvres les plus parfaites des anciens maîtres, et ne dépareraient pas la merveilleuse collection du Louvre. Mais là encore, ce ne sont que des imitations du xvi^e siècle.

Nous allons en voir de plus anciennes dans l'orfèvrerie religieuse. M. Poussielgue a fabriqué, sur les dessins d'un habile architecte, M. Boeswilwald, un autel de métal doré, relevé de cabochons et d'émaux en style du xiii^e siècle, qui est une des choses remarquées de l'exposition. A côté, un immense tabernacle d'argent de M. Thierry destiné à la Colombie est une réminiscence du xviii^e siècle. De même pour les croix, chande-

liers, ostensoirs, encensoirs, calices, et généralement pour les objets destinés au culte et que Lyon fabrique concurremment avec Paris, c'est le goût gothique qui domine; comme c'est le *rococo* et le Louis XVI qui règnent à peu près sans partage dans les pièces d'argenterie qui ont fait et qui continuent la réputation des Odier, des Fannièrre et autres notabilités de l'orfèvrerie. — Que si on veut du moderne, car il faut bien qualifier ainsi ce qui ne procède pas directement des époques anciennes, on en trouvera à foison, sur les tables immenses où brillent les surtout gigantesques, fabriqués par la maison Cristofle, pour les banquets de l'Hôtel-de-Ville de Paris. C'est un monde allégorique et mythologique de statues avec ou sans draperies, couchées, debout, isolées ou en groupes, portant des torchères, des fleurs, quelquefois rien du tout, ou manœuvrant le vaisseau héraldique de la capitale, autour duquel se démène une population de tritons, de syrènes, ou de chevaux marins. Une douzaine de sculpteurs habiles travaillant sur les dessins de M. Baltard, architecte de la ville, ont exécuté cette grande machine, qui n'est certes pas sans mérite, mais à laquelle sa grandeur même constitue un notable défaut. Un pareil service de table n'est vraiment pas à l'échelle humaine; on aura beau augmenter le nombre des convives, il faudrait, en outre, leur supposer une taille de 45 pieds pour que tout fût en proportion, et du même coup se procurer des colosses en livrée pour manœuvrer, sans cabestans, ces lourdes masses de bronze argenté. En fait de nouveautés, mentionnons un métal inventé par M. de Ruolz et imitant à s'y méprendre l'argent, dont il entre un tiers dans sa composition. C'est toujours de l'argenteure, mais elle ne se borne plus à recouvrir les surfaces extérieures, elle pénètre dans la masse, ce qui la rend inaltérable jusqu'au bout. Notons aussi une nouvelle façon de monter les diamants sur des tiges flexibles, en sorte qu'ils remuent et scintillent au moindre mouvement. Charmante invention qui double l'effet des diamants, à la con-

dition qu'elle présente, comme on l'assure, des garanties de solidité.

Des diamants aux cristaux la transition est naturelle. La salle de Baccarat et de St-Louis, brille à en faire mal aux yeux, et il est même assez difficile au milieu des étincelles et des éclairs qui jaillissent des facettes taillées des girandoles et des coupes, de se rendre compte de leur forme. En général, elle ne nous a pas semblé heureuse dans les grandes pièces. On voit là des vasques immenses à deux ou trois étages, véritables fontaines à mettre sur des places publiques, dont il sera difficile de trouver l'emploi; des candélabres d'une hauteur démesurée, et des lustres qui rempliraient un salon de dimensions ordinaires. Il est vraisemblable que la fabrication de ces pièces énormes, offre des difficultés particulières; c'est comme tour de force qu'on a coulé et taillé ces montagnes de cristal. Mais à quoi bon tant de dépenses et de travail pour un résultat à peu près inutile en somme et rien moins qu'artistique? Ce qui est pratique et charmant, c'est la collection des services de table blancs ou colorés; j'y ai remarqué des chefs-d'œuvre de gravure et de goût.

Les deux gloires de l'industrie de l'État, Sèvres et les Gobelins, occupent non loin de là une galerie commune. Il n'est pas question de progrès pour ces deux manufactures impériales; elles n'en ont plus à faire; il leur suffit de se maintenir au niveau qu'elles ont atteint et qui leur a valu la renommée dont elles jouissent. Hâtons-nous de dire que leur exposition de 1867 ne les fera pas déchoir, et que leurs produits sont d'une incomparable perfection. Les Gobelins ont envoyé peu de choses, mais exquis. Ce sont, comme toujours, des reproductions de peintures, parmi lesquelles une merveilleuse copie du Titien, ou des tapisseries moins ambitieuses destinées à des ameublements. Je confesse, au risque de passer pour un barbare, que je préfère ces dernières. En principe, je n'aime pas qu'une tapisserie joue le tableau, et qu'il la faille encadrer dans une

bordure dorée, pour l'accrocher ensuite comme une toile ordinaire. A quoi bon, en pareil cas, peindre en laine? Est-ce à dire pour cela que j'exclue les représentations des personnages? A Dieu ne plaise; mais je voudrais qu'elles fussent comprises et exécutées d'une certaine façon. Lorsqu'on voulait faire autrefois ces grandes tentures dont la mode s'est malheureusement perdue, on avait sans doute recours à des modèles peints, et les cartons d'Hampton-Court dessinés par Raphaël pour les manufactures d'Arras, prouvent que les plus illustres artistes ne dédaignaient pas d'en fournir; mais ces modèles étaient spécialement composés pour les fabriques, dans les données particulières de dessin et de couleur que comportent l'emploi de la laine tissée et sa destination. C'étaient bien des tableaux si on veut, mais différents des autres et qu'on ne pouvait confondre avec ceux des musées ou des églises. Aujourd'hui, ce n'est plus cela. Les Gobelins prennent au Louvre un tableau quelconque et le reproduisent de façon à faire illusion à trois pas. C'est peut-être un progrès comme fabrication, comme tendance je le conteste, et préfère décidément à la copie du Titien certains panneaux à arabesques et des banquettes du style Louis XIV, qui rappellent les anciens Gobelins.

Sèvres a l'antique monopole des grands vases peints et des services de table de haut parage; de ses ateliers largement subventionnés sortent les plus magnifiques spécimens de la céramique moderne; c'est très beau, mais c'est toujours un peu la même chose. Ce qui me frappe cette année comme goût dominant de ses décorations peintes, c'est un mélange de tons vert d'eau sale, bleu clair également sale, et gris blanc. Comment, avec ces éléments, arrive-t-on à un effet harmonieux? Je n'en sais rien. Toujours est-il que c'est bien séduisant et que nous pouvons nous attendre à voir ces verts et ces bleus, faire leur chemin dans le monde du kaolin.

J'espère qu'ils iront jusqu'à Limoges et qu'ils y exerceront une heureuse influence sur sa manière de décorer les porcelai-

nes, car ce n'est pas par là que brillent nos industriels voisins. Aussi ont-ils eu, en général, le bon esprit de n'exposer que des produits d'une entière blancheur, qui permettent d'apprécier l'excellence de leurs pâtes et de leur fabrication, et parmi lesquels les grands vases de M. Gibus, les statuettes de M. Ardant et les services de table de la célèbre fabrique Alluaud, me paraissent mériter la première place.

Mais le blanc, aussi immaculé qu'il soit, est bien froid et bien monotone, et il me semble en train de se démoder. Ce n'est guère qu'à Paris qu'on s'entend à décorer de peintures les porcelaines, et qu'on trouve des artistes capables de le faire; on a cherché souvent à les attirer en Limousin et à les y retenir; mais ce n'est pas chose facile, sans compter qu'on se rouille en province et que les éléments y manquent pour entretenir ce feu sacré sans lequel le talent tourne vite à la médiocrité. Que faire donc pour lutter honorablement avec Paris et pour soutenir la vieille réputation de Limoges? Nous savons que ce problème préoccupe vivement les fabricants les plus intelligents, et qu'ils cherchent le moyen de relever, parmi leurs ouvriers, le niveau artistique et intellectuel. Une école spéciale va être fondée; des maîtres excellents y professeront l'histoire et la pratique de l'art de la décoration et du modelage et feront revivre, s'il plaît à Dieu, dans le pays des émailleurs, les traditions et la gloire des Léonard Limousin, des Pénicaud et des Courteys.... En attendant, et pour en finir avec le kaolin, un mot sur une invention qui nous a paru ingénieuse. C'est l'application d'un réseau d'argent ciselé et ajouré, encadrant et recouvrant en partie des plateaux, des tasses et toutes sortes de vases. C'est d'un effet nouveau et agréable.

La manie presque générale de collectionner les vieilles faïences, a remis en honneur leurs formes et leurs décors et a donné naissance à une industrie florissante, qui vit de l'imitation des modèles anciens. A Nevers, à Rouen, à Paris surtout, on copie dans la perfection toutes ces potiches et ces

services de table relégués au grenier il y a 20 ans, et si recherchés aujourd'hui; et lorsqu'on ne les copie pas, on s'inspire du moins de leurs procédés de fabrication. Toutes les époques et tous les types de la céramique y ont passé ou y passeront, depuis les brocs de grès flamands, jusqu'aux majoliques les plus précieuses. Le Nevers, le Moustier, le Rouen, le Strasbourg, la Hollande et le Japon n'ont plus de secrets pour nos modernes faïenciers; et notre illustre Palissy lui-même semble avoir appris à Avisseau de Tours, à faire frétiller brochets et anguilles dans ses plats émaillés.

Quelle superbe moisson promet aux antiquaires à venir ce débordement de poteries artistiques? On aura beau en casser, il en restera toujours.

Restera-t-il aussi quelques-uns de ces jouets magnifiques qui font l'admiration et l'envie des jeunes visiteuses en inspirant une crainte salutaire à leurs parents? je n'oserais l'affirmer. Il serait dommage pourtant que la postérité ignorât les extravagances commises à propos de poupées par la génération actuelle, afin d'être préservée par notre exemple de cette déplorable manie de luxe qui envahit tout, même les jouets d'enfants. Qu'êtes-vous devenus, mannequins naïfs et modestes dont quelques poignées de son cousues dans une peau rose faisaient les frais, et que couronnait une tête de carton! vous suffisiez aux joies de nos grand'mères, comme nous savions nous contenter nous-mêmes du sabre de ferblanc et du tambour de sapin si vite crevé par nos mains tapageuses. Hélas! les portiers n'en voudraient plus pour leur progéniture.

Aujourd'hui la poupée est devenue une petite madame qui ne le cède en rien à celles dont nous admirions tout à l'heure, dans les vitrines de Lyon et de Paris, les magnifiques ajustements. Ce n'était pas assez qu'elle parlât, il lui fallait encore se revêtir de toutes les grâces et de toutes les élégances du grand monde. Il fallait que de vrais artistes modelassent les

traits charmants de son visage et les formes irréprochables de son corps. Les faiseuses à la mode devaient tailler sa robe, chiffonner son chapeau, et marquer à son chiffre un trousseau royal. Le damas de Lyon et le point de Beauvais, tissés tout exprès pour elle, étaient à peine bons pour recouvrir ses meubles dorés, et ses petits pieds devaient fouler un tapis de Smyrne.... Oui, M^{lle} Lili a tout cela et bien d'autres choses encore : elle habite des salons en bois sculptés qui feraient honneur aux plus célèbres tapissiers; elle a un piano d'Érard et des potiches de vieux-Sèvres; elle a une cour de belles dames et de gentlemans aussi jolis qu'elle; elle est servie par des laquais poudrés, et quand il lui plaît de se vieillir de cent ans, de porter des paniers et de se mettre du rouge et des mouches, elle a des airs et des attitudes de marquise Louis XV d'une parfaite ressemblance. Que lui manquerait-il donc ? des acheteurs ? Ah ! ce n'est vraiment pas la peine de s'en passer. Pour deux ou trois mille francs on peut offrir à sa fille une de ces charmantes personnes, et lui donner, par le spectacle de ce luxe, des habitudes de simplicité. Ce n'est pas autrement que s'y prenaient les Spartiates pour enseigner la sobriété à leurs enfants; mais je doute que le moyen soit bon pour les nôtres, et je crains que les fillettes accoutumées à ces *Benoittonneries* en miniature, ne soient terriblement exigeantes plus tard, lorsqu'il s'agira pour elles de jouer sérieusement le rôle qu'elles ont appris avec leurs poupées. Je sais bien qu'on leur prépare des maris dignes d'elles et qu'on fait briller aux yeux des petits garçons, des cavalcades incomparables, des carrosses dorés dignes du grand Turc, des piqueurs et des chasseurs galopant sur des purs-sang, qui feraient rougir de honte le classique cheval à bascule, ce *nec plus ultra* des générosités paternelles. Mais ce n'est pas une raison pour que ces jeunes messieurs, devenus des sportmans, soient plus accommodants à l'endroit des diamants et des cachemires, et je vois d'ici plus d'une mine allongée à ce moment redoutable de

la corbeille de mariage. Dieu veuille, en tous cas, que les parents qui mettent leur vanité à encourager ces frivolités ruineuses, n'aient pas un jour à s'en repentir.

Nous nous sommes attardés avec la foule des petits et des grands enfants, aux boutiques de jouets; le spectacle en vaut la peine; il est amusant et instructif pour tout le monde, même pour des membres de l'institut. On y voit, en effet, en outre des élégants personnages dont nous venons de parler, toute une armée de guerriers romains parfaitement historiques, à pied, à cheval, montés sur des chars, manœuvrant des béliers ou des catapultes, et portant l'équipement compliqué des vieilles légions. On les dirait descendus des bas-reliefs de la colonne Trajane, tout exprès pour faciliter l'intelligence des *Commentaires* de César, qu'on ne lit guère à l'âge des jouets... Soldats de plomb, mes bons amis, et vous fantassins qui déployiez vos colonnes sur des losanges de bois, vous voilà bien distancés et humiliés ! Croyez-moi cependant, c'était le bon temps; on vous livrait, j'en conviens, de rudes assauts, et on vous taillait en pièces sans miséricorde; mais vous amusiez vos tyrans, et ils ne craignaient pas d'être grondés en éclaircissant vos rangs facilement renouvelables, tandis que vos successeurs trop artistiques et trop coûteux ne sont bons qu'à être mis sous verre, et doivent être respectés à l'égal des habits magnifiques dont on affuble leurs jeunes propriétaires, en leur recommandant d'être bien sages et de ne pas compromettre dans leurs jeux, l'économie de leur toilette.

Pauvres enfants !... pauvres poupées !...

Paulò majora canamus. Occupons-nous de choses plus sérieuses, et quittons la France pour faire des excursions en pays étranger : en Angleterre d'abord. Après notre contingent, celui de nos voisins d'Outre-Manche est de beaucoup le plus considérable. Il est intéressant de comparer leurs produits avec les nôtres; nous allons les examiner dans l'ordre que nous avons suivi pour ceux de notre pays.

Les bronzes ne nous ont laissé que des souvenirs très vagues. Il y en a peu relativement et d'une flagrante infériorité vis-à-vis des nôtres. Pour les meubles, c'est différent. Non pas que les Anglais nous soient supérieurs en ce point ; mais, pour être moins artistes que les nôtres, leurs fabricants n'en sont pas moins très habiles, et ils rachètent par la commodité et le confort de leurs produits, ce qui pourrait leur manquer du côté du dessin et de la sculpture. Ils exposent des ameublements complets de chambres à coucher parfaitement compris, et exécutés avec le plus grand soin. Les lits à colonnes sont larges et profonds ; les armoires à glace sont flanquées d'autres armoires qui leur donnent une apparence monumentale ; les fauteuils invitent au sommeil. On sent qu'on a affaire à des gens qui entendent être commodément chez eux, et sont plus préoccupés de leurs aises que de la question d'élégance et d'art. Qu'on ne croie pas cependant que ces meubles anglais, sobres d'ornementation et de sculpture et un peu massifs, soient dépourvus de style. Ils sont généralement en très beau bois de citronnier ou d'érable de couleur claire, que relèvent quelques moulures plus vigoureuses de ton et des cuivres dorés qui rappellent, moins la maigreur, ceux en usage sous le premier empire. En somme, on habiterait volontiers une chambre meublée par les tapissiers de Londres, et on serait heureux de mettre dans son salon un de ces jolis bahuts en bois noir, incrustés d'ivoires gravés, imités de la renaissance italienne, qu'ils ont joints à leur envoi.

J'aime moins l'orfèvrerie britannique. Elle est à cent lieues de la nôtre. Lourde à l'excès, de formes souvent disgracieuses, son principal mérite est dans le fond, qui, cette fois, emporte la forme. J'en prends à témoin les coupes destinées à des prix de courses, ces groupes équestres, chevaleresques, cynégétiques, agricoles ; ces ménageries d'argent d'une silhouette confuse et désagréable, dont nos voisins sont si prodigues et dont ils ont encombré leurs vitrines. Comme on aimerait à les fondre !...

Comme on fondrait aussi avec délices cette niaiserie automatique, ce grand cygne d'argent, articulé, qui avale et digère sans relâche un poisson ! Il servira de surtout sur la table pantagruélique de quelque lord dont il déridera le flegme et excitera l'appétit. Ah ! la gaieté anglaise n'est pas toujours très délicate ! Elle s'harmonise avec les gros rosbeafs, les gros saumons, les gros puddings, et cette classique oie grasse de Noël qui revient si souvent dans les romans anglais et qu'on arrose de l'ale brassée au logis....

Chaque peuple a ses aptitudes particulières ; celles des Anglais ne sont pas tournées aux choses artistiques et légères ; aussi n'ai-je pas compris pourquoi le prince Esterhazy avait fait broder à Londres sa veste de hussard ; on eût tiré meilleur parti à Paris des perles splendides qui la recouvrent et laissent à peine deviner, sous leur épais réseau, le drap qui leur sert de repoussoir.

Les cristaux et les porcelaines valent mieux que l'argenterie. Les services de table, décorés d'impressions en couleur, en style japonais ou chinois, sont agréables à l'œil et très bon marché. Mais ce n'est là que de l'industrie courante. Pour les faïences Wedgewart et Minton, c'est autre chose. Les premières en sont restées pour le dessin et la couleur à ce qu'elles étaient dans les premières années de ce siècle ou à la fin du dernier ; ce sont invariablement des camées de biscuit blanc, se détachant sur un fond bleu d'azur. Les figures de silhouette pompéienne n'ont presque pas de saillie et sont traitées avec beaucoup de finesse ; mais on se lasse vite de ces petits bas-reliefs qui eurent tant de succès sous le directoire et qui, parmi d'autres usages, servaient de boutons aux habits des incroyables. De nos jours, on en fait des vases, des coffrets, des boîtes, des incrustations pour des meubles, — il y en a trop, c'est fade et monotone.

Rien de varié en revanche comme le Minton. Coupes, fontaines, potiches immenses, groupes de personnages, grandes

plaques appliquées à des monuments ; cette fabrication florissante se prête à tout et aborde tout, l'ornement des salons et celui des jardins. Les formes, toujours un peu lourdes, sont bonnes en général, et la décoration peinte, éclatante et parfois criarde de ton, n'en fait pas moins très bon effet. Nous n'avons rien en France qui remplace ces faïences, mais nos ouvriers sont sur la voie et nous en ferons bientôt d'aussi belles. Déjà, éclairés par la dernière exposition de Londres où les Minton écrasèrent nos produits analogues, nous avons accompli d'immenses progrès.

Nous avons parlé du beau monument élevé par souscription, dans Hyde-Parck, au prince Albert. La famille royale de son côté lui en prépare un autre dont l'auteur, j'allais dire le coupable, a été mal inspiré. Ce sont des tableaux sur marbre, gravés en creux et remplis de mastics de couleur. Le dessin et le style sont également mauvais, et l'inventeur de cette espèce de mosaïque économique ne mérite pas d'être encouragé, il s'en faut.

Par exemple, ce qui est incomparable, c'est l'exposition des architectes anglais, placée dans une salle spéciale assez difficile à découvrir. C'est une bonne fortune pour les artistes et pour les archéologues. Tous les projets, sans exception, sont composés en style ogival de la bonne époque, c'est-à-dire du *xiii^e* siècle, avec réminiscences des palais de Venise. Églises, collèges, hôtels-de-ville, maison de ville ou de campagne, rien n'échappe au goût gothique qui règne sans partage de l'autre côté du détroit et y a inspiré de magnifiques constructions, en satisfaisant à tous les besoins. Ceci, c'est la part des antiquaires. Ce qui regarde les peintres, c'est la merveilleuse habileté des architectes comme aquarellistes. Chacun de leurs projets constitue un charmant tableau, et leur pinceau plein de séductions me paraît irrésistible pour faire passer sans protestations les chiffres des devis, pierre d'achoppement habituelle en matière d'architecture, comme en bien d'autres.

Nous allons un peu à l'aventure dans les galeries du royaume-uni. Nous voici devant les tapis dont nos voisins font une si grande et si générale consommation, mais qui n'ont rien de particulier, et ressemblent, en laid, aux nôtres. Ici les nécessaires de toilette, les troussees de voyage, les aiguilles, les ra-soirs, mille outillages utiles, où excellent Manchester et Birmingham ; on ne s'y arrête guère. Mais d'où viennent cette émotion de la foule, ces cris de terreur ou de pitié étouffés à grand'peine par les ladies ? Oh ! c'est un horrible spectacle : un lion et un tigre se livrent un combat acharné dont une larmoyante gazelle, étendue à leurs pieds, doit être le prix. Les rois du désert se dressent et s'enlacent comme des athlètes humains, les griffes s'enfoncent dans les chairs, le sang jaillit ; le tigre qui, par parenthèse, me paraît avoir de grandes chances, tient dans sa gueule puissante le cou du lion, qui se tord sous l'étreinte de la douleur, et déchire à son tour, par un effort suprême, les flancs de son ennemi. Rassurez-vous, âmes sensibles, ces monstres féroces sont empaillés ; ils le sont même avec tant de soin et de propreté, que malgré les péripéties de la lutte qui a pour théâtre un marais fangeux, la fourrure du tigre est lustrée comme du velours et que la crinière du lion a l'air de sortir des mains du coiffeur. Dans le genre sérieux, ce drame d'empaillage fait un excellent pendant au cygne ichthyophage. Il en ressort cependant une moralité ; c'est que les Anglais tiennent le tigre du Bengale pour supérieur au lion d'Afrique..... il faudrait voir.

Ils devaient cet hommage à leurs possessions de l'Inde. Ils leur doivent aussi la riche exhibition des productions asiatiques, qui n'est pas le moins beau fleuron de leur couronne. Châles de cachemire, tapis analogues à ceux de la Perse, bijoux en filigrane d'un goût original, armes damasquinées et enrichies de pierres, ravissantes broderies d'or et de perles, en un mot toutes les merveilles de l'Orient. Ce qui nous a frappé, c'est une collection de coupes et de coffrets en laque, à fond jaune, d'une

délicatesse de dessin et d'une couleur étonnantes. Il n'y a que les peuples à demi barbares pour avoir le secret de juxtaposer et de fondre en un tout harmonieux, les tons les plus crus et les plus violents; nous faisons donc des vœux, par pur amour de l'art, pour que la civilisation qui étend chaque jour ses conquêtes, respecte encore pendant longtemps, les ouvriers naïfs de l'Indoustan. Que ne donnerions-nous pas nous-mêmes pour retrouver, en plein XIX^e siècle, quelques-uns de ces artistes du moyen-âge qui ont nuancé les admirables verrières de Chartres ou du Mans?....

Il nous faut revenir dans la grande galerie pour réparer un oubli impardonnable, car il serait injuste de ne pas parler de la carrosserie anglaise. Elle passait, il y a vingt ans, pour la première du monde; il me semble que maintenant nous n'avons pas à craindre la comparaison et que nos calèches sont tout aussi bien, comme forme et comme exécution, que celle des fabricants de Londres. Mais où ils sont inimitables, c'est pour ces grandes voitures de courses dites *Mail-Coaches*, et surtout pour leur aménagement gastronomique. Ce n'est pas tout, en effet, que de transporter les sportmans, il faut encore les mettre à même de *luncher* sur le turf. Il faut des caissons pour les provisions de bouche; il faut une cave pour les vins, des casiers rembourrés pour les cristaux, pour les assiettes, pour l'argenterie, pour un couvert complet. Les coaches anglais ne laissent rien à désirer de ce côté. J'ai eu la bonne fortune d'assister à la démonstration qui en était faite au prince de Galles en personne, par un carrossier tout confus d'un si grand honneur; j'ai vu se déployer les tiroirs d'acajou; j'ai admiré l'ingénieux arrimage de toutes choses; j'ai compté les bouteilles!! et je me suis demandé avec inquiétude dans quel état revenaient d'Ascot ou d'Epsom des gens si bien munis, en y allant, contre la faim et la soif.

Nos lecteurs, s'il nous en reste, n'exigent pas sans doute que nous les menions partout et que nous suivions pas à pas le li-

vret. D'abord il a, dit-on, dix volumes, et on jugera par là de l'étendue que pourrait prendre un commentaire trop consciencieux. Nous leur ferons donc grâce de tout ce qui a rapport à la guerre et à la marine; des équipements, harnachements et campements militaires; des modèles de navires avec ou sans éperons, cuirassés, blindés, armés de tours; des canons monstrueux qui ont la prétention de rendre vaines ces carapaces de fer; de leurs boulets en pains de sucre, truffés de biscuits; de toutes ces inventions féroces que nous voyons naître depuis quelques années, à la grande admiration du monde, et qui se démodent avant qu'on ait eu le temps de les expérimenter. Ce qui est à noter dans l'exhibition de ces engins, c'est la confiance réciproque des nations qui se livrent les unes aux autres le secret de leur force, et ne font nul mystère de leurs moyens d'attaque et de défense. Mais, au fait, qui nous dit qu'elles sont aussi sincères qu'elles veulent le paraître? Je suis persuadé, pour mon compte, que derrière cette artillerie si ingénieuse et si irrésistible en apparence, dont on nous fait venir l'eau à la bouche, il s'en cache une autre bien plus redoutable qui ne se montrera qu'au bon moment.

Quant aux tableaux dont nous ne parlons que pour mémoire, il est vraisemblable que les Anglais n'ont pas gardé chez eux ce qu'ils avaient de meilleur, bien qu'on fût tenté de le croire en parcourant leur galerie des beaux-arts. Non pas qu'il n'y ait des toiles remarquables. Il serait injuste de ne pas le reconnaître, et nous rendons hommage, très volontiers, au talent de quelques-uns de leurs peintres de genre; mais leurs œuvres sont noyées au milieu d'une foule de tableaux qu'on ne saurait regarder sans rire. Les artistes anglais se complaisent aux effets impossibles; ils recherchent dans la nature ce qui n'y est qu'exceptionnel. Arcs-en-ciel, aurores boréales, coups de soleil comme on n'en voit qu'une fois en sa vie, voilà les sujets qu'ils affectionnent et qu'ils exagèrent. Je reconnais qu'ils dépensent parfois beaucoup de talent à lutter contre ces difficultés, mais

le résultat n'en est pas moins mauvais. Il faut ajouter à cela qu'au point de vue du métier, les Anglais ont des façons particulières de peindre qui ne ressemblent à rien de ce qu'on voit chez les peintres anciens ou modernes des autres pays. Un mélange d'adresse inouïe et de gaucherie, un soin méticuleux là où il n'en serait nul besoin, quelque chose de propre, de prétentieux et de niais, qui fait pâmer d'aise à Londres et paraît grotesque à Paris.

Pourquoi ne s'en être pas tenu aux merveilleuses aquarelles de leurs architectes!

Nous allons passer d'Angleterre en Russie; ce n'est pas géographique si on ne considère que la carte d'Europe, et l'écart est un peu vif, mais il se justifie par l'importance de l'exposition russe. Elle occupe plusieurs salles dont une est consacrée presque en entier aux produits de luxe des manufactures impériales. C'est celle-là que nous allons examiner. Les autres renferment des matières premières d'une grande variété; des bois, des fourrures, des poteries en bois peint et verni, des marbres et des pierres précieuses et surtout ces fameux cuirs qui trahissent au loin leur présence par leur parfum pénétrant.

L'industrie artistique du vaste empire des czars est de deux natures très distinctes. Livrée à elle-même, elle continue la tradition byzantine et est en retard de 7 ou 8 siècles sur nous. Sous l'influence des encouragements de l'État, elle se pique au contraire de civilisation, et devient presque l'égale de la nôtre ou de celle des Anglais, en perdant, il est vrai, toute originalité. Ainsi, les fabriques impériales de meubles, de bronzes et de porcelaines ont fait des envois qu'on dirait sortis des ateliers de Paris, et rien ne nous prouve que des ouvriers français attirés à Saint-Petersbourg, n'y aient pas mis la main. Ce qui leur donne parfois un caractère particulier et comme une attestation de provenance moscovite, c'est l'emploi de certaines matières précieuses, rarement mises en œuvre chez nous. Par exemple, ces beaux cabinets en lapis, bronze doré et bouquets de marbre

en relief, sentent leur terroir, quoiqu'ils soient de ce style renaissance mélangé de Louis XVI, si fort à la mode en ce temps-ci. Pour les cristaux et les porcelaines, ils ne diffèrent presque pas des produits analogues allemands ou français. Il y a aussi des bronzes dorés, des bijoux, des meubles en soie et en marqueterie, des pianos, etc., etc., comme on en voit à chaque pas dans les boutiques du boulevard. Cela n'approche pas, bien entendu, de Sèvres ou de Lyon, de Barbedienne et de Froment Meurice, mais c'est très présentable, et si on devait encourager les contrefaçons, celles-ci mériteraient de l'être. Nous reconnaissons également que la table en mosaïque rappelle parfaitement celles de Florence, et que les ouvriers russes ont une merveilleuse aptitude à s'approprier l'art et les procédés des nations plus anciennement civilisées.

Pcut-être feraient-ils mieux de perfectionner simplement leur industrie nationale et de prendre pour point de départ cet art à moitié asiatique, un peu sauvage et naïf sans doute, mais qui leur appartient en propre et va si bien à leur génie et à leurs traditions. Nous serions tenté de le croire en voyant la charmante orfèvrerie niellée ou couverte de ciselures d'un dessin compliqué, à la façon des bijoux turcs ou persans, qu'ils ont envoyée à l'exposition; ces images de dévotion peintes sur fond d'or, et ces petits bas-reliefs qui rappellent les miniatures et les ivoires du XI^e siècle; en voyant surtout cette magnifique mosaïque qui encadre une porte et dont les personnages, d'un caractère très noble, réunissent le style religieux des maîtres romans à la correction du dessin. Mais le chef-d'œuvre de l'exhibition russe consiste en un certain divan de velours cramoisi brodé d'or et de soie, qui vient du Caucase. C'est une admirable chose; il faut se contenter seulement de la regarder, car, pour s'y asseoir, ces ornements relevés en bosse doivent être d'un contact désagréable et font rêver du classique rembourrage en noyaux de pêches.

La Suède donne d'elle une idée fort avantageuse; elle a un

peu de tout et ses produits sont généralement bons. C'est évidemment une nation sage, industrielle et bien menée. Je m'en veux de ne me rappeler, en dehors de ses appareils de pêche et de navigation, qui doivent naturellement tenir la première place dans une presqu'île, que ses poteries et ses paysans. Ses faïences et ses porcelaines, de formes et de décors, ressemblant aux Strasbourg du siècle dernier, sont fort jolies et se vendent très bon marché; aussi presque tout a-t-il été acheté dès les débuts de l'exposition. L'Impératrice elle-même s'est laissé séduire par un service de 24 couverts qui pourra figurer sans honte sur la table des Tuileries, et qui ne coûte que 350 fr., à peine le prix d'une belle assiette de Sèvres!... Quant aux paysans dont on montre au moins une vingtaine, on n' imagine pas le succès qu'ils obtiennent auprès du public. Mais aussi, quelles honnêtes figures que celles de ces braves gens, et comme ils sont à l'aise sous les pittoresques costumes de leurs pays! L'artiste de talent qui a modelé et habillé les personnages, a eu le bon esprit de leur donner du mouvement, de les disposer en groupes et de leur faire jouer des rôles qui, pour être muets, n'en sont pas moins compris de tout le monde. Ici deux jeunes et jolies filles, de la province de Sudermanie, effeuillent une marguerite, cet oracle complaisant qu'on ne consulte pas seulement chez nous, à ce qu'il paraît, pendant qu'un gars s'approche indiscrètement et surprend leurs confidences; là, un couple dalécarlien échange de chastes aveux; plus loin la situation se dessine, et nous assistons à la demande en mariage et aux fiançailles. La joie des vieux parents, l'air vainqueur du futur, l'émotion de la jeune fille, les sourires étouffés des assistants, sont rendus avec une vérité qui donne aux mannequins l'apparence de la vie. Ajoutons que les costumes sont charmants, que les blondes filles de Scandinavie portent avec grâce les broderies de couleur de leurs jupons courts et les plaques d'argent ciselé de leurs corsages; que leurs fiancés ont sous leurs vêtements collants des tournures d'Apollon,

et on conviendra que si on avait composé des scènes analogues avec des laboureurs et des bergères de notre chère et belle province, la comparaison ne serait pas à l'avantage du Périgord... heureusement on ne l'a pas fait, l'honneur est sauf.

Nous serons courts pour la Prusse; elle fait assez parler d'elle en ce temps-ci pour qu'il ne soit pas nécessaire de s'appesantir sur son compte. Ses productions d'ailleurs ressemblent à beaucoup d'autres et n'ont rien de particulier qui en grave le souvenir. Je trouve dans mes notes une mention pour les porcelaines de Mœssen, qui sont en retard sur les nôtres pour le goût et le dessin, en dénotant cependant une fabrication intelligente. Je me rappelle de beaux cristaux; des coupes, des lustres avec des fleurs en couleurs; des meubles de Cologne ou de Berlin en style gothique, d'autres plus modernes de forme, que renieraient les ébénistes de nos petites villes. J'aurais pu tremper mon mouchoir aux fontaines parfumées de la dynastie des Jean-Marie Farina, et enfin je me suis trouvé dans la salle des concours de la Forêt-Noire, qui ne tarderont pas à être prussiens, s'ils ne le sont déjà, à l'heure où ils sortaient de leurs cages sculptées, pour m'apprendre par le plus assourdissant concert, qu'il était midi, et puis c'est tout.... Je sais bien qu'il y a des fers excellents, des aciers, des terres cuites, des vitraux, des tableaux et des statues, des houilles et des machines, des étoffes et des armes, mais il ne m'est rien resté de ces divers éléments de la prospérité et de la grandeur prussiennes, et le plus important de tous, le célèbre fusil à aiguille, a complètement échappé à mes investigations.

Pour les Pays-Bas, c'est encore pire. Ils sont si français, industriellement, que j'ai confondu leur exposition avec la nôtre; n'est-ce pas le plus bel éloge qu'on en puisse faire? J'ai remarqué cependant, et étudié avec soin leurs beaux-arts; mais comme j'en ai rendu compte dans une autre publication, on voudra bien me permettre de ne pas me répéter. Je signalerai simplement aux amateurs d'excentricités, une cascade qui coule

entre des rochers, et est entièrement exécutée avec des paires de gants, blancs, vert d'eau et bleu clair. Je ne crois pas que jamais si bizarre idée ait germé dans la cervelle d'un gantier ! eh bien ! il y a foule....

L'Espagne et le Portugal figureraient mieux dans un concours agricole que dans le tournoi industriel dont nous énumérons les champions. C'est à la beauté de leur climat et à la fécondité de leur sol qu'elles doivent la plupart des objets exposés par elles. Vins généreux, huiles, oranges, chanvres, des flacons et des bocaux à l'infini. Pour de l'industrie proprement dite, il n'en existe guère sur cette terre des *pronunciamentos*. Ah ! si on exposait des émeutes, des généraux rebelles et des bandes de guérillas, quelle revanche pour nos nobles voisins ! Contentons-nous, faute de mieux, de leurs pittoresques harnais destinés aux attelages de mules et tout chargés de pompons, de broderies et de grelots ; des vestes à paillettes des toréadors, des tissus de soie bariolés et éclatants, dont la fabrication a dû rester stationnaire depuis 200 ans, à en juger par ses imperfections ; c'est plein de couleur locale. Cela ne suffit pas malheureusement à faire une nation forte et florissante, et l'Espagne a besoin de bien des efforts pour reprendre le rang élevé qu'elle tenait aux jours glorieux de son histoire.

L'Italie, qui n'est point assurément un modèle à lui offrir, est néanmoins dans une meilleure voie. On n'a pas été pendant des siècles la patrie des arts sans qu'il en reste quelque chose, et c'est encore par leur côté artistique que se recommandent les productions italiennes. De Rome, nous est venue une armée de statues de marbre, remarquables comme exécution et dont quelques-unes, *Napoléon mourant*, *le sommeil de l'innocence*, *le printemps*, sont des chefs-d'œuvre. Les sculpteurs romains manient le ciseau en élèves de Canova, et de temps immémorial ils trouvent dans la riche Angleterre des acheteurs pour leurs statues. C'est là également que doivent avoir un débouché ces tables précieuses en mosaïque dont le prix excessif arrêterait

tous autres que des lords du Royaume-Uni, et que Florence fabrique concurremment avec Rome. Pourquoi sont-elles montées sur des pieds dorés d'une lourdeur et d'un mauvais goût insignes ? A côté des mosaïques de grande valeur, il en est d'autres en petits cubes de verre qui viennent de Venise et sont très inférieures à celles que nous avons signalées en Russie. Ces produits italiens occupent, à l'exception des statues, deux grandes salles où l'excellent et le détestable sont rangés côte à côte. L'excellent, nous venons de le signaler, il y faut ajouter les ravissants bijoux du célèbre joaillier de Rome, Castellani, imitations parfaites des parures antiques dont on voit de si beaux spécimens au musée Campana ; des faïences à arabesques jaunes et bleues, fort exactement copiées sur les anciennes et fabriquées par un marquis florentin dont le nom m'échappe ; et avant toutes choses une armoire splendide, à colonnes, frontons et couronnements, dont les incrustations d'ivoire sur fond d'ébène, sont gravées de main de maître. Le médiocre consiste en une profusion de vases d'albâtre, de statuettes en marbre vert, qui à la vérité sont moins chères qu'en bronze ; en tables de marqueterie de couleur ; en verroteries de Murano ; en encadrements de glaces, touffus, refouillés et exécutés avec une adresse inouïe, mais très lourds de dessin. Le très laid est représenté par certains miroirs de Venise, encadrés de fleurs et de cocardes de cristal, par des portraits en mosaïque d'un ridicule achevé, et par deux lits jumeaux et une armoire à glace qui sont le *nec plus ultra* de l'ignorance prétentieuse appliquée à l'ébénisterie.

En résumé, en Italie comme en France, presque tout ce qui est beau est copié ou fortement inspiré des anciens modèles.

Il en est de même probablement en Turquie et en Egypte ; mais je n'en peux pas juger avec certitude, ne connaissant que très imparfaitement l'histoire des arts de l'Orient. J'aime assez pourtant les produits de l'industrie turque ; c'est gai et original, et à en juger par le mouvement qui règne dans le bazar levan-

tin; les acheteurs ne manquent pas, ce qui prouve que mon goût est partagé. On trouve dans cette section toutes sortes de broderies appliquées à des vêtements et à des harnais de velours, des pipes, des faïences, des poteries, des tabourets et des étagères multicolores, des gazes de soie lamées d'or et d'argent, des armes ciselées et damasquinées, des parfums, des bijoux en filigrane, des babouches et des bottes en peaux jaunes ou rouges qui ont l'air d'avoir été portées avant leur mise en vente. On y voit même une superbe vue photographiée de Constantinople, et, qui pis est, une foule empesée de commis coiffés à la turque, mais aussi parisiens qu'on puisse l'être.

Les marchands du Bosphore n'ont pas tout sacrifié à la gloire; ils veulent faire une bonne spéculation, et n'ont rien négligé pour assurer l'écoulement de leurs produits; je crois même qu'ils considèrent comme une œuvre pie de tromper autant que possible ces chiens de chrétiens, et qu'ils ont inculqué ce dogme musulman à leurs employés, en les affublant du *fez*.

Les affaires paraissent moins actives en Chine et au Japon. Il y a baisse sur les potiches et les magots de porcelaine depuis l'engouement pour les faïences; baisse aussi sur les coffrets et les armoires de laque, et c'est dommage, car il y en a d'admirables. Et ces meubles incrustés de nacre! et ces lanternes! et ces éventails! et ces ivoires précieusement sculptés! et ces étoffes brochées! et ces portraits de grandeur naturelle peints sur papier de riz! quelles folies n'eussent-ils pas fait faire sous Louis XV, lors de la fureur des chinoiseries! Il y a là particulièrement un guerrier japonais à cheval, armé de toutes pièces, dont le terrible et burlesque ajustement eût été sans prix...

A mesure que nous avançons dans cette revue universelle et que nous approchons du terme, nous sommes effrayé de la quantité d'oublis que nous avons commis. Aura-t-on le courage de nous les reprocher et ne trouvera-t-on pas, au contraire, qu'à chaque omission relevée par le lecteur, c'est autant de gagné pour lui? Qui songerait à se plaindre du silence que nous

avons gardé sur les Etats-Unis et sur l'Autriche, par exemple? Les premiers ont sans doute de fort curieuses machines industrielles et agricoles; ils ont des wagons-hôpitaux qui sont le dernier mot de la philanthropie militaire et de la guerre à la vapeur; ils ont des omnibus dont les panneaux extérieurs ressemblent à une galerie de tableaux, des charrues peintes et vernies comme des carrosses, des couseuses mécaniques que peuvent adopter les salons les plus élégants; ils sont en toutes choses plus Anglais qu'Albion elle-même. — L'Autriche, de son côté, a également des machines, des porcelaines, des bronzes, des cristaux, des meubles; elle sait, comme une autre, loger, vêtir, asseoir, chauffer, amuser et voiturier ses habitants; elle leur fournit du pain et de la bière comme on n'en mange ni n'en boit en nul autre pays; elle leur fait entendre d'excellente musique et contempler de bons tableaux; elle leur donne des instituteurs qui font encore plus de bruit que les nôtres et qui ont dû envoyer de bien belles pages d'écriture à cette exhibition pédagogique si étrangement fourvoyée au palais de l'industrie..... Elle a de tout, de tout! qui en doute?.....

Mais enfin c'est toujours la même chose, et pour être allongé indéfiniment, notre inventaire n'en serait que plus fastidieux à dresser et à lire. Nous allons donc le clôre sans rémission, en demandant la faveur de nous arrêter quelques instants aux galeries rétrospectives du travail.

Les vieilleries, pour lesquelles nous avouons notre faible, nous reposeront du mal que vient de nous donner ce débordement de choses modernes.

Ce n'est pas sans regret que nous passons sous silence les beaux-arts français et que nous laissons échapper cette belle occasion de tresser des couronnes à nos peintres. Leur supériorité sur leurs rivaux étrangers est évidente et reconnue de ceux-là même qui seraient le plus intéressés à la nier. Paris est encore la grande école où l'on vient étudier de tous les pays du monde, et nos expositions annuelles des Champs-Élysées ont le privi-

lège de faire et de consacrer les renommées européennes. Mais un pareil sujet demanderait à lui seul un volume, et rien qu'à analyser l'œuvre de Messonnier, de Cabanel, de Gérôme, de Baudry, de Carot, de Fromentin, ces noms si justement populaires que nous pourrions faire suivre de vingt autres non moins illustres, nous serions entraînés au-delà des limites que la discrétion nous impose. Nous le serions d'autant plus qu'il nous faudrait en bonne justice parler des Allemands et des Russes, des Italiens et des Espagnols; de Knauss le Prussien et du Belge Stevens; des paysagistes helvétiques et suédois; de la forêt de statues du jardin intérieur et du parc; recommencer, en un mot, ce tour d'Europe quand nous touchons au port..... Non! non! nous laissons ce soin à d'autres, et nous entrons sans plus de détours dans les salles rétrospectives ou, si on l'aime mieux, dans le sanctuaire des *bibelots*. Nous nous y attardons le moins possible.

Les savants chargés de raconter aux yeux l'histoire du travail humain, ont procédé naturellement par ordre chronologique. L'âge de pierre, l'âge de bronze et l'âge d'or; car c'est de cette façon qu'il faut les ranger, et, n'en déplaise aux esprits chagrins, il résulte du classement que nous sommes en plein âge d'or. Celui de pierre ouvre donc la série, et ses tristes productions remplissent la première salle. Haches et couteaux en silex, flèches grossièrement taillées, ossements d'animaux sur lesquels se sont exercés les talents naissants de nos sauvages aïeux, tout cela est vite vu; par ceux du moins, et je suis du nombre, qui ne prennent intérêt aux œuvres des hommes que lorsqu'elles sont le résultat d'une civilisation quelconque. Il n'en était point question aux temps fabuleusement anciens qu'on s'efforce d'exhumer depuis quelques années et qui passionnent des savants fort respectables. Les premiers habitants de la Gaule, antérieurs ou contemporains du déluge, vivant dans des cavernes du produit de leur chasse, et taillant péniblement leurs grossiers instruments de combat, ne parlent pas plus à mon

imagination que les sauvages des archipels indiens, avec lesquels ils ont tant de rapports au point de vue industriel et qui leur sont évidemment supérieurs. Ces aïeux-là, mon amour-propre les renie, alors même qu'après mille ans d'efforts ils ont trouvé le secret de polir leurs cailloux, de se bâtir sur les lacs des huttes de castor, et de tisser des semblants d'étoffes. Je constate seulement le riche appoint de nos grottes périgourdines dans ce musée d'ossements et de silex que j'ai traversé rapidement.

Dans l'âge de bronze, j'ai commencé à regarder des armes, des instruments d'agriculture, des essais de monnaies ou de statuettes, de ces fiers Gaulois vainqueurs de Rome, et plus tard domptés par elle. A mesure qu'on avance, l'intérêt va croissant, et il devient extrême quand s'ouvrent les temps véritablement historiques. La domination romaine a laissé dans notre pays des traces profondes; ce n'est pas aux habitants de Vésone qu'il est nécessaire de le rappeler. Sans parler des édifices grandioses et éternels qui couvrent notre sol et qu'il était malaisé d'exposer au Champ-de-Mars, les fouilles amènent chaque jour la trouvaille de quantités d'objets artistiques qui viennent enrichir les musées ou les collections particulières. C'est d'œuvres de ce genre que se compose en grande partie l'importante exhibition gallo-romaine. On y remarque des statuettes charmantes, des lampes d'un élégant dessin, des armures de chevaliers romains, des glaives, des boucliers, des médailles, le tout un peu envahi par le vert-de-gris. Mais la pièce capitale, celle qui prouve, hélas! que nos plus célèbres fabricants de bronze sont encore bien loin des ouvriers de l'antiquité, c'est un magnifique réchaud du musée de Lyon pêché, je crois, au fond du Rhône, et présentant sur ses quatre faces, parmi d'autres ornements d'un goût exquis, des mascarons d'une exécution magistrale.

Après Rome, nous retombons dans la barbarie; cependant nous ne revenons pas, grâce à Dieu, aux petits cailloux plus

ou moins mal aigués. Les hordes farouches qui se partagèrent les dépouilles des maîtres du monde; les Huns, les Bourguignons, les Francs, les Goths, Visigoths et Ostrogoths; tous ces barbares qui après tant de déchirements et de luttes se sont fusionnés entre eux pour former avec l'élément gaulois la nationalité française, n'étaient pas aussi sauvages que voulaient bien le dire les Romains. On a retrouvé dans leurs tombeaux des armes, des bijoux, des ustensiles de ménage, et on peut juger par là du degré de civilisation qu'ils avaient atteint; il était assez avancé. Les guerriers germaniques qu'attirait la décomposition du colosse impérial et qui se ruiaient sur les possessions du peuple-roi comme des nuées de corbeaux, étaient mieux préparés à la lutte qu'on ne le pense généralement. Au farouche enthousiasme des peuples longtemps opprimés qui ont soif de revanches, et veulent conquérir à leur tour une place au soleil, ils joignaient des moyens matériels sans lesquels les seuls avantages du nombre et du courage irréflecti ne sauraient assurer la victoire. Ils avaient appris des Romains à forger des armes redoutables; lances aiguës où se retrouve la silhouette héraldique des fleurs de lys, coutelas, épées qui rappellent celles de nos dragons, boucliers en fer et en bois revêtus de cuirs, toute une panoplie qu'on voit avec intérêt au musée rétrospectif et qui n'excluait pas l'élément artistique. Nous avons remarqué en effet à côté de ces armes, des boucles de ceinturon et des agrafes en fer argenté et gravé, enrichies de pierreries et de clous saillants; d'autres en bronze ciselé, des colliers en verrotteries, en pierres précieuses, en petites boules de terre cuite de diverses nuances; une collection de bijoux charmants, bouclés d'oreille, fibules, broches, épingles; des représentations d'oiseaux, de poissons, de chevaux, etc., en or, en argent, relevés de grenats ou de turquoises et incrustés d'émaux. Un art à ses débuts, sans doute, mais déjà original et puissant et dans lequel il faut chercher, plus sûrement qu'à Byzance, le germe de notre ornementation romane, tant les analogies sont déjà frappantes.

Puis la monarchie se forme, et les chefs des barbares régularisant leur pouvoir et le rendant héréditaire, ceignent leurs fronts de la couronne royale. Ce n'est alors, en attendant que cet attribut du pouvoir suprême se hérise de fleurons et s'exhausse en forme de dôme, qu'un cercle d'or relevé de quelques cabochons. L'exposition en montre d'extrêmement curieuses, découvertes il y a peu d'années en Espagne et achetées par le musée de Cluny. Mais les objets datant de l'époque mérovingienne ne sont pas très communs; ils le deviennent un peu plus sous Charlemagne et ses successeurs. Celui qui m'a frappé en première ligne, consiste en une statuette en bronze du grand empereur. Cette effigie contemporaine et parfaitement conservée, le représente à cheval vêtu et drapé à la façon des Césars.

Nous ne faisons pas un catalogue. M. Darcel, le savant secrétaire de la commission et l'un des organisateurs les plus actifs de l'histoire du travail, s'est chargé de ce soin. C'est sous sa direction que nous avons vu, trop à la hâte, il est vrai, mais en nous arrêtant aux bons endroits, les trésors archéologiques installés et étiquetés par lui. Voici les pièces capitales: Plaque émaillée de la cathédrale du Mans (xi^e siècle), conservation parfaite. Châsses splendides, particulièrement celles de Mauriac (xii^e siècle) et de Saint-Quentin. Émaux byzantins, allemands, limousins; presque tous les objets composant le trésor de l'église de Conques; statuettes repoussées en métaux précieux, reliquaires du ix^e au xv^e siècle, autels portatifs, émaux cloisonnés et champlévés, rinceaux en filigrane, cristaux taillés et gravés, découverts en quelque sorte par M. Darcel, il y a déjà longtemps, dessinés et décrits par lui et qui lui doivent assurément la célébrité dont ils jouissent et l'honneur d'avoir quitté leur séculaire abri du Rouergue pour le grand jour du Champ-de-Mars. Ce n'est là cependant qu'une bien faible partie de l'orfèvrerie religieuse du moyen-âge. Les crosses épiscopales émaillées ou taillées en cristal de roche, les chandeliers gothiques; les mitres du xiii^e siècle, dont

quelques-uns de nos prélats ont le bon goût d'adopter la forme élégante et rationnelle; les anciens ornements, chappes, chasubles, brodées de personnages, une foule d'objets rarissimes sont venus là de tous les points de la France. Les cathédrales, les musées, les collections privées, se sont dépouillés à l'envi pour attester la supériorité artistique du moyen-âge. Il n'est pas jusqu'à un certain buste de Saint-Ferréol, déniché par moi dans la poussière d'une sacristie à Nexon, qui n'étale sur les rayons de la galerie sa face de cuivre souriante et moustachue, coiffée d'une mitre émaillée, modelée au marteau et signée (c'est son principal mérite) par un orfèvre limousin du xiv^e siècle.

Est-ce une illusion ? il m'a semblé que ce vénérable reliquaire me regardait d'un œil reconnaissant !

Et les ivoires sculptés, et les tryptiques, et les bijoux, et les armes, et les étoffes ! et ces magnifiques tapisseries du xiv^e siècle fournies par la ville d'Angers et qui couvrent les murailles de leurs peintures encore éclatantes. Et ces manuscrits enluminés où se déroule de Charlemagne à François I^{er} l'histoire de notre calligraphie et de nos miniatures. Que de choses intéressantes, que de modèles pour nos peintres, pour nos orfèvres, pour nos verriers, pour nos émailleurs ! pour tous les artistes qui cherchent tant bien que mal à faire revivre notre art vraiment national !

Ce n'est pas tout cependant, il s'en faut. La renaissance et le *rococo* sont encore mieux représentés que le moyen-âge; les amateurs les plus connus et les plus opulents, car on ne peut plus collectionner qu'à la condition d'être très riche, ont prêté le dessus de leurs paniers. Celui qui peut le mieux se permettre ce luxe ruineux, M. de Rothschild, a envoyé une incomparable collection de plats, d'assiettes et de coupes émaillées du xvi^e siècle limousin, l'olympé familier aux artistes de la renaissance y étale ses dieux et ses déesses peints en grisailles, au milieu des arabesques

les plus délicates. Puis viennent les coffrets ciselés, les bijoux, les onyx et les agathes montés en or; des ustensiles d'un usage vulgaire ennoblis par l'art qui a présidé à leur confection; des soufflets, des pincettes, que dis-je ? des peignes !.. Puis la céramique où brillent, plus par leur excessive valeur vénale que par la finesse de leur modelé, cinq ou six pièces de ce fameux service de faïence dit de Henri II, qui se paie dans les ventes publiques au poids, non pas de l'or, mais des billets de banque ! Quoi encore ? de très belles tapisseries du château du Vergier en Anjou, au maréchal de Gié, qui auraient dû être mentionnées plus tôt, puisqu'elles sont contemporaines de Louis XI, et enfin deux joujoux merveilleux de travail, donnés par les rois Henri II et Henri III au trésor de la cathédrale de Rheims, lors de leurs sacres, et représentant en or et émail, une foule de petits personnages allégoriques. La partie des bahuts nous a paru négligée.

L'engouement du moment pour les *bibelots* Louis XV et Louis XVI, a rempli deux salles de tapisseries des Gobelins, de canapés et de fauteuils sculptés, avec ou sans dorure, de meubles de Boule, de cabinets de laque montés en bronze doré, de groupes de bronze, torchères, pendules, chenets; de consoles contournées, de commodes ventruées incrustées de marqueteries et relevées de cuivres; de paravents, d'écrans, de tout ce qui constitue l'ameublement d'une chambre ou d'un salon, depuis les formes massives et nobles du xvii^e siècle jusqu'aux maigreurs inspirées de l'antique de la fin du xviii^e, en passant par les fantaisies pleines de verve du style Pompadour.

Sur les dressoirs, s'alignent les vases de vieux-Sèvres et de Saxe, les potiches de Chine et du Japon, les groupes de biscuit légèrement colorés, la pâte tendre et la pâte dure, le bleu au grand feu et le vert céladon, le craquelé et le non craquelé. Ici les services de table, là l'argenterie ciselée; plus loin mille objets familiers, miroirs, boîtes à mouche, étuis à mettre

des louis, recouverts de cet inaltérable vernis Martin dont on a perdu le secret. Dans un coin, une chaise à porteur entièrement dorée et peinte par quelqu'élève de Watteau, montre des nichées d'amour jouant parmi des guirlandes de fleurs, et sur les murs s'accrochent les plus belles faïences de Rouen, de Nevers, de Moustier et de Strasbourg, dont l'éclat harmonieux n'est pas éclipsé par le voisinage de tant de belles choses. N'oublions pas non plus une centaine d'éventails; des montres, des miniatures, des bijoux d'un goût irréprochable, et même des émaux qui disaient alors leur dernier mot, pour renaître de leurs cendres 80 ans plus tard.

Voilà, sauf d'innombrables oublis que la crainte d'abuser de l'hospitalité des *Annales* nous force de commettre, la part de la France d'autrefois. On voit qu'elle est considérable. Celle des autres nations l'est beaucoup moins *individuellement*; mais, si on les additionne, elle devient formidable. Que nos lecteurs se rassurent, nous n'avons pas le projet de leur tout montrer, nous nous exposerions à bien des redites; il suffira de leur indiquer les pièces capitales, celles qui ont un caractère particulier d'étrangeté ou de nouveauté, qui mérite d'être signalé à leur attention.

En Angleterre, ce sont d'abord des bas-reliefs très curieux moulés sur les temples de l'Inde dont on expose des vues photographiques dans d'ingénieuses vitrines tournantes. Puis des armures de tous les temps, parmi lesquelles une collection variée de casques, inouis de formes et de dimensions. Il faut voir ces couvre-chefs de la chevalerie anglaise pour se faire une idée de la masse de fer que le désir légitime de conserver sa tête a pu amonceler sur un crâne humain. Nous avons remarqué pour leur sauvagerie, des crosses épiscopales d'Irlande et pour la pureté de ses formes et la perfection de sa ciselure, un superbe chandelier d'église du XIII^e siècle racheté par nos voisins au Mans. La renaissance n'existe pour ainsi dire pas en Angleterre, comme on sait; pas de transition entre le gothique

et le moderne. A côté de ces productions du moyen-âge ils ont, comme nous, une riche exhibition d'objets rococo, mais quelle différence de goût! Leurs lourdes tables d'argent ciselé, leur massive argenterie, leurs bronzes dorés et leurs meubles ne peuvent pas, à quelques exceptions près, soutenir la comparaison avec les nôtres.

La Suède s'est dessaisie d'une précieuse relique, le berceau en bois doré de Charles XII. Il est amusant de comparer cette couchette grossièrement sculptée, du héros suédois, avec le berceau splendide exécuté par Froment Meurice et offert par la ville de Paris au Prince Impérial! Elle serait moins humiliée à côté de l'écaille de tortue où fut bercée la première enfance d'Henri IV. Mais qu'importe! si les héritiers du trône suédois étaient mal couchés à leur entrée en ce monde, on peut se convaincre qu'ils étaient en revanche magnifiquement armés et équipés lorsqu'ils avaient atteint l'âge de raison. Un mannequin à cheval, armé de toutes pièces et royalement damasquiné et doré, le prouve surabondamment, ainsi que la housse de velours rouge brodé et blasonné d'or en bosse, de son coursier. Cette armure, autant qu'il m'en souvient, est celle de Gustave Wasa; elle m'a paru, en tous cas, du XVII^e siècle. Dans un autre genre, je recommande aux antiquaires deux portails d'église en bois sculpté qu'il faudrait attribuer au style roman, si notre classification monumentale peut s'appliquer aux édifices de la Suède. Quoi qu'il en soit, ces portails sont fort anciens et très bien conservés. On voudra bien ne pas les confondre avec les vantaux de la porte, qui sont en bois par tout pays; ici c'est l'encadrement architectural qui, au lieu de pierre, est en sapin découpé en rinceaux romans, et c'est là ce qui fait son mérite et sa rareté.

Nous allons un peu au hasard. L'Espagne ne s'est pas mise en grands frais pour cette partie de l'exposition comme pour les autres. Elle a peu de choses, et la plus remarquable appartient à l'art arabe. C'est l'équipement de cheval d'un roi maure du

xiv^e siècle, en or admirablement ciselé, avec des applications d'émail.

Le Portugal est plus riche et plus complet. Son orfèvrerie ancienne, particulièrement celle des xv^e et xvi^e siècles, est éblouissante. C'est bien un peu surchargé d'ornements ; il y a certainement profusion de pinacles, de choux frisés, de dais, d'ogives flamboyantes et de clochetons ; mais cela n'en donne pas moins une idée avantageuse des arts et de la civilisation portugaise, en même temps qu'on devine, à la quantité fabuleuse de métaux précieux employés, que les mines du Nouveau-Monde étaient mises largement à contribution. Un magnifique ostensor, d'une extrême délicatesse de travail, porte la mention qu'il a été fait avec le premier envoi d'or expédié d'Amérique en Portugal. Les ouvriers ont tenu à se surpasser dans cette œuvre qui était comme une prise de possession de terres nouvellement conquises par la mère-patrie. Les visiteurs regardent avec étonnement au milieu de ces pacotiles portugais, quatre ou cinq calices énormes et surchargés de décorations, auxquels pendent de petites clochettes. Quel était leur usage ? Remplàaient-elles celle qu'agite le servent de la messe pendant l'office divin ? C'est assez probable. Nous n'avions, en tous cas, jamais vu rien de pareil. Nous n'avions jamais vu non plus des carrosses aussi compliqués et sculptés que ceux dont on voit là des portraits photographiés ; mais, par exemple, nous aurions pris pour des Strasbourg ou des Rouen, les faïences portugaises du siècle dernier.

Les personnes qui ont visité l'exposition, et qui ne l'a pas visitée ? nous croiront sans peine, si nous leur avouons que dans cette sorte d'étourdissement et de lassitude que laissent des séances trop longues et trop rapprochées au Champ-de-Mars, nous avons toutes les peines du monde à rassembler et à coordonner nos souvenirs, et qu'ils nous font absolument défaut quelquefois. Ainsi, l'archéologie autrichienne se résume

pour nous en une vitrine très complète de bijoux et quelques plats d'argent repoussé. Pour la Prusse, la Turquie, l'Italie et la Grèce, nous ne nous rappelons rien du tout, soit qu'elles n'aient rien exposé, soit que nous ne soyons pas allé jusqu'au bout des galeries rétrospectives. Eh bien ! nous n'avons pas de regrets. La Prusse et la Turquie ne doivent avoir qu'un mince bagage, et quant à l'Italie et à la Grèce, ces berceaux illustres de la civilisation et des arts, il y a longtemps qu'on les dépouille au profit de nos musées, et c'est au Louvre qu'on peut vérifier leurs titres de gloire et admirer leurs chefs-d'œuvre immortels.

Qui oserait se flatter d'ailleurs d'avoir tout vu et de tout raconter ? On écrit beaucoup sur l'exposition, et nous n'en avons pas fini avec les compte-rendus ; mais chacun traite de la *classe* ou de la *section* qui lui plaît le plus et choisit son sujet. A l'un les machines, à l'autre les ameublements ; celui-ci décrira les engins guerriers, cet autre les beaux-arts, et il se trouve même des historiographes pour les conserves alimentaires et pour les cuirs !... Notre ambition à nous a été de donner une idée de l'ensemble, et nous craignons fort d'y avoir échoué. Ah ! si nous n'avions pas pris une si lourde tâche et si nous n'avions noirci déjà tant de papier, comme nous serions allé respirer avec délices le grand air sous la marquise extérieure du palais ! Quelles bonnes séances à voir défiler devant vous, les curiosités humaines, depuis le Grec en fustanelle jusqu'aux magots vivants du céleste empire. Les ânes et les chameaux égyptiens chevauchés par leurs pittoresques cornacs se seraient frayés sous nos regards surpris, un passage au travers des foules cosmopolites. Peut-être aurions-nous eu l'insigne fortune de coudoyer chemin faisant d'augustes incognitos et de surprendre les maîtres du monde en flagrant délit de flânerie bourgeoise. Nous serions allés goûter les boissons les plus étrangères versées par de belles personnes vêtues de leurs costumes nationaux. Les Bavaroises en corset de couleur, les Russes au diadème d'argent, les Espagnoles

avec leurs oripeaux tapageurs, les Flamandes plantureuses, et les maigres Chinoises, et ces Anglaises légendaires, qui ne font que passer, dit-on, à leur comptoir étincelant de fleurs, de miroirs et de flacons. L'Orient nous eût fait entendre ses symphonies monotones; l'Allemagne, ses orchestres inspirés, et Madrid, le fronfron de ses guitares, sans compter les carillons, qui ne sont pas le beau côté de ces harmonies universelles.

Mais il y faut renoncer; il faut laisser le plongeur dans sa cuve, et le nageur en équilibre sur son matelas de sauvetage; il faut laisser s'allumer les feux qui poëtisent ce lieu indescriptible et prêtent le soir, aux temples et aux mosquées de plâtre, une apparence de réalité. Il faut même se priver du théâtre international et du spectacle chinois, ce qui est tout bénéfice; il faut garder au bout de sa plume un flot d'idées et de réminiscences qui viennent l'assiéger au dernier moment, en un mot, il faut finir.

Arrêtons-nous donc; mais, avant de dire adieu à ces merveilles et à ces puérités que nous ne reverrons plus et dont on ne retrouvera jamais un si prodigieux assemblage, avant de quitter ces chefs-d'œuvre du génie, de l'industrie, de la patience, de la richesse et aussi, hélas! de la folie humaine, faisons halte un instant devant l'édifice improvisé en un an, qui leur donne l'hospitalité et qui va disparaître lui-même avec les trésors qu'il renferme. C'est bien certainement de tout ce que nous avons vu, la chose la plus étonnante, le tour de force le plus inouï. Je ne parle pas du plan, très critiqué d'abord au point de vue architectural, et réhabilité ensuite par les avantages sans nombre qu'offraient aux exposants et aux visiteurs, ses ingénieuses combinaisons et la facilité qu'elles donnaient de se retrouver dans l'immense labyrinthe circulaire. Mais ce que j'admire, c'est le génie organisateur qui a présidé à son exécution, qui a dirigé l'armée de travailleurs; qui a fait arriver et placer à jour donné les gigantesques charpentes de

fonte commandées à 20 usines; qui a creusé les caves, élevé les cloisons, couvert de tôle ondulée une superficie de 10 hectares, qui a vitré, dallé et peint ces surfaces immenses, qui a tout calculé, tout combiné, tout dirigé et tout prévu; les conduits pour le gaz, pour l'eau, pour la vapeur, pour la télégraphie, pour les paratonnerres, pour je ne sais quels usages dont l'urgence se faisait sentir en un pareil caravansérail. Ce qu'il a fallu d'esprit d'ordre, de fermeté, de vigilance, pour tenir tous ces fils et les manœuvrer de façon à être prêt à cette inexorable échéance du 1^{er} avril, Dieu le sait!

Ce que nous savons, nous, c'est que le miracle a été accompli, et qu'il l'a été par un homme éminent, que notre pays a possédé pendant de trop courtes années, qu'il a vu deux fois à l'œuvre, à ses débuts et dans la maturité de son talent, et dont il a su apprécier, avec les services rendus au Périgord, les rares qualités d'esprit et de cœur. Nous tenions à terminer notre revue de l'exposition par cet hommage public à l'ingénieur (1) qui en a été le principal agent et l'organisateur. Si ces lignes lui parviennent, il pardonnera à ma vieille amitié des éloges qui ne m'ont été dictés que par la justice, et que ratifieront, j'en suis sûr, mes lecteurs périgourduins.

(1) M. Krantz.

